

Pertes et profits

Danielle Shelton

Numéro 90-91, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79660ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Shelton, D. (2015). Pertes et profits. *Brèves littéraires*, (90-91), 7-8.

Les organismes vivants sont en évolution constante. Au fil du temps, des espèces ont vu disparaître leurs queues, leurs plumes, leurs nageoires... Ces pertes ont été synonymes de gains : privées de pattes, certaines ont appris à nager, privées d'ailes, d'autres ont su se mouvoir au sol. Je ne suis pas biologiste, mais j'aime tirer des leçons de la nature. Ce que je veux illustrer par là, c'est la capacité des créateurs (qui sont des créatures) de choisir délibérément de perdre quelque chose pour tirer profit d'autre chose.

On dit de notre société qu'elle est individualiste. Est-ce pour un effet de balancier que l'on prône tant le partenariat et que la majorité se montre satisfaite lorsque l'argent public finance un grand rassemblement ? Le travail de l'écrivain en est un parmi les plus solitaires et les plus « légers » : une bulle d'intimité et un ordinateur portable suffisent. Je ne suis pas une nostalgique de la plume romantique, des cafés des artistes enfumés ou de l'odeur incomparable de l'encre d'impression. Ces considérations paraissent décousues ? Peut-être ! je vais tout de même continuer sur ma lancée.

Si j'aime écrire, je n'aime rien tant qu'accompagner les auteurs dans leur écriture. Je suis une éditrice à qui il faut des lecteurs (une catégorie de clients qui n'est pas l'apanage des auteurs). Mais, – on le sait même si on se bat contre cet état de fait – de plus en plus de lecteurs désertent le plaisir de lire un livre, ou pire, des non-lecteurs le demeurent leur vie durant. On invoque la complexification de la vie domestique, une offre exponentielle de loisirs, une difficulté de concentration au-delà de quelques minutes, un besoin vital de divertissements qui « ne prennent pas la tête », et que sais-je encore pour ignorer l'objet-livre ou justifier sa démotion au bas de la liste de nos priorités contemporaines.

Pertes et profits égalent action. Faisons donc de la littérature appétissante pour tous les affamés pressés ! Je ne parle pas d'un *fast food* littéraire, mais d'une bouffe de rue de qualité, de celle qui donne le gout de réserver dans un grand restaurant et qui sait, de se découvrir épicurien. Vous voyez l'analogie ? Faisons déguster la bonne littérature là où sont les convives. Investissons leurs espaces de loisirs, touchons-les, faisons-les rire (pourquoi pas ?), subrepticement, injectons-leur à petites doses de la grande littérature.

Et puis, marions-nous ! À deux pour le service, ça va plus vite ! Contractons des alliances avec les organismes culturels que nous aimons, et de beaux enfants naitront sans risque de consanguinité. Que chacun invite famille et amis à des fêtes collectives et récoltons les bénéfices mutuels.

Je ne dis pas qu'il faut réinventer la roue, je préconise plutôt de s'inspirer des roues modernes qui peuvent nous amener là où nous voulons aller. Ce disant, je pense au phénomène de la *flashmob* ou mobilisation éclair, un genre de manifestation récupéré par le milieu artistique dans la première décennie du nouveau millénaire : des danseurs, des chanteurs d'opéra ou des poètes se rassemblaient discrètement dans un lieu public pour y effectuer une performance convenue à l'avance, captée sur vidéo, puis diffusée sur Internet. Il y avait de l'esprit, de la fraîcheur dans ces initiatives qui parvenaient à conquérir spontanément une foule qui n'avait rien demandé. On n'en voit plus. Le climat d'austérité aurait-il démobilisé les artistes ? Je ne suis pas sociologue, mais je sais qu'il faut un certain recul pour comprendre les tendances. Nous faisons l'histoire avant d'en saisir la portée.

Hypothèse à valider : en 2015, les artistes aiment toujours sortir des institutions de la culture, mais avec simplicité et après s'être annoncés dans les médias. Les orchestres symphoniques jouent dans les parcs, les historiens baladent le public dans les quartiers, les artistes graffitent le territoire... Que font les littéraires ? Il y a bien, sur plusieurs murs de Trois-Rivières, des poèmes qui s'effacent lentement. Il y a eu de la poésie dans le métro et les autobus à Montréal et à Laval, jusqu'à épuisement du financement. Il y a quelques sentiers poétiques, ici et là, de rares œuvres d'art public qui donnent à lire des vers ou une citation. Force est de constater que la littérature s'inscrit peu dans la ville.

Voilà, nous y sommes. La Société littéraire de Laval a redéfini sa mission. Elle sera polygame, conjointe de plusieurs organismes culturels lavallois. Elle sera sans abri, squattant la cité d'un bout à l'autre de l'île. Elle sera hors-la-loi... non, pas jusque-là ! Mais elle transgressera les conventions pour devenir une créatrice-productrice-diffuseuse recherchée. Elle est déjà une professionnelle, il lui reste – on le lui a dit – à se faire mieux connaître et apprécier.

Je parle... et vous, vous voulez savoir ce que contient ce numéro de la revue. C'est un numéro double, comme vous le voyez, avec une section en couleurs pour fêter les 30 ans de la Société littéraire de Laval. En fait, c'est tout le numéro qui fait la fête ! On vous raconte notre naissance, notre croissance, notre évolution, on vous a fait un album de portraits de nos bénévoles, on vous transporte au Marché des mots et on vous présente les récoltes faites avec nos partenaires, certains, frères, d'autres, cousins. C'est déjà tout cela, et cela ne fait que commencer. Le prochain numéro de *Brèves littéraires*, le dernier, vous livrera le stock de notre entrepôt, notamment le tant attendu dossier « Bestiaire », en production depuis plus d'un an, et les recensions des publications 2015 de nos membres.

Il y aura un « ensuite » : une toute nouvelle revue, encore sous le sceau du secret. Pertes et profits, disais-je.